

Amours sauce moutarde

Moscow, Belgium de Christophe Van Rompaey

Nicolas Gendron

Volume 27, Number 1, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33419ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2009). Review of [Amours sauce moutarde / *Moscow, Belgium* de Christophe Van Rompaey]. *Ciné-Bulles*, 27(1), 2–3.

Amours sauce moutarde

NICOLAS GENDRON

Cinq mois, deux semaines et trois jours. Pas question ici d'un drame roumain sur l'avortement clandestin. Il s'agit plutôt du décompte exact égrené par Matty (Barbara Sarafian, qu'on a vue dans **8 Femmes 1/2** de Peter Greenaway) depuis que son professeur d'art de mari (Johan Heldenbergh, aperçu dans **Ben X** de Nic Balthasar) l'a quittée pour l'une de ses étudiantes, évidemment plus jeune d'une vingtaine de printemps. Mais avant qu'il ne revienne contrit (loi implicite du démon du midi), la mère esseulée aura eu le temps de provoquer un accident de voiture, régénérateur et engageant, dans un stationnement de supermarché-entrepôt. L'autre fautif? Johnny, un camionneur aux allures de « viking macho » qui s'avère aussi aveugle que l'amour perdu tatoué sur sa poitrine : « Nathalie Forever ». Croquis joliment forcé de deux solitudes croisées.

Ainsi baptisée à cause de sa population largement issue de l'immigration russe, Moscow est en fait une banlieue ouvrière de Gand, dans la portion flamande de la Belgique où les pubs et la fanfare du dimanche sont encore prétextes à rassemblement. Un lieu symbolique qui insuffle sa personnalité à un film en apparence convenu, dès lors qu'on le compare au caractère bouillant de Matty, véritable volcan en dormance. Cette femme anonyme s'est posée en victime de son humble milieu, se confinant à la routine de son rôle (utilitaire) de mère, entre visite à la buanderie, cuisine traditionnelle et sermons de fin de soirée. La femme en elle n'est jamais loin de l'amertume propre à la lucidité. Son emploi

à la Poste est aussi répétitif que le flirt de ce vieil homme qui ramasse le courrier des gens décédés pour mettre leur mort en ordre. Son mari vivote entre les papiers du divorce et la crise de la quarantaine, ses enfants ont les deux pieds dans la puberté ou se plaisent à en rêver. Et que dire de sa voiture à l'image de ses déconfitures! Bref, « la vie est une vraie blague » marquée par ces intertitres des jours qui passent et se ressemblent. Et comme elle est loin, cette jeunesse où elle était persuadée qu'elle serait heureuse! Mais il y a de l'espoir car la collision initiale s'inscrit pour Matty comme le point de départ d'un retour à la féminité; après une première soirée en tête-à-tête avec Johnny, elle réapprend en effet à sourire en testant la fermeté de ses seins et la rondeur de ses fesses, devant un miroir apprivoisé.

Pas l'ombre d'une révolution. Le premier film de Christophe Van Rompaey tire sa source des schèmes classiques de la comédie romantique. C'est justement cette absence de prétention, cet air de déjà-vu assumé de bout en bout qui en fait un réconfortant bonbon capable aussi d'être acidulé. L'antinomie des deux potentiels amoureux, l'attraction-répulsion du « je t'aime, je te hais » est à ce point bien utilisée, à l'écart d'une promesse de bonheur lisse et plate, que les disputes — et non les nécessaires embellies de la sensiblerie (« Tu es mon horizon », « Je vois la Mona Lisa quand je te vois ») — deviennent du coup les moments forts de cette relation juteuse, comme ce pouvait être le cas pour la **Mademoiselle** de Philippe Lioret. Bien en-

tendu, il y a la différence d'âge entre Matty et Johnny; elle est son aînée d'une douzaine d'années, répétant du coup ce qu'elle reproche à son mari. Elle devine Johnny immature, lui découvre un passé d'alcoolique. Il la présume blessée et blasée, puisqu'elle masque tout de moutarde pour se bloquer le nez, comme si elle se refusait le droit tout bête de goûter les choses. En arrière-plan, les trois enfants de madame : les deux que Johnny a achetés d'une sucrerie dès l'incident du stationnement, le benjamin aspirant pilote d'avion et la cadette tireuse de cartes (à qui l'on doit des clins d'œil persistants et craquants aux règles patentes du destin), et, la plus réfractaire, l'aînée nonchalante et d'une ironie crasse (Anemone Valcke, parfaite en avocate du diable). Jamais loin derrière, tout juste s'il ne se confond pas à la tapisserie, l'ex-mari joue du coude pour regagner sa place. L'entourage immédiat est une fois de plus l'obstacle par excellence à un amour aisé. Rareté sur la planète cinéma, **Moscow, Belgium** a été tourné en ordre chronologique, ce qui ne nuit pas à la crédibilité de cette idylle impossible qui va et vient selon les éléments extérieurs (l'indécision du mari jaloux, l'apparition inopinée de la fameuse Nathalie, etc.). L'évolution de la complicité du couple y gagne ainsi en subtilité, la passion grandissante dominant d'éventuelles ruptures de ton.

Il serait malhonnête de ne pas insister sur l'humour pince-sans-rire et frondeur de cette comédie aux accents italiens. Outre la référence directe et coquine à un proverbe vénitien selon lequel « Une nuit sans



Scènes du film **Moscow, Belgium**

amour est une nuit perdue », on peut dénoter une parenté d'esprit entre le ton flamand et celui de **Pain, Tulipes et Comédie** de Silvio Soldini. Pour la simple et bonne raison que le comique se traduit par tous ces défauts qui dépassent largement du jupon des protagonistes échevelés de cette histoire. On court dans tous les sens pour ne pas s'avouer malheureux; on s'oublie pour faire plaisir aux autres; on se perd dans ses maux de tête quotidiens. Tous ces petits travers contribuent à rendre ces personnages foncièrement humains et attachants. « **Matty Mustard et Johnny Camione L'Amoroso** » font rigoler parce qu'ils n'essaient pas d'être drôles, sinon par maladresse. L'impudeur des corps renvoie à la chasse gardée des cœurs, ce qui tend à devenir la norme en ces temps outrancièrément individualistes et sexualisés. La vérité du portrait et l'acui-

té du regard suggèrent l'identification aux personnages sans jamais forcer la dose. À ce propos, Barbara Sarafian est touchante d'imperfection et chacune de ses sautes d'humeur lui fera gagner de nouveaux alliés tant elle y apparaît démasquée. Et même si **Matty** ne désire qu'une voie bien tracée, dans la normalité, la naissance timide d'un amour qu'elle n'attendait plus réveille en elle une dépression latente; et comme il faut savoir nommer le mal pour mieux s'en défaire... L'expérience de la souffrance parle d'ailleurs par sa bouche lorsqu'elle questionne sa fille adolescente sur son inéluçable besoin d'affirmer sa différence. C'est dire qu'elle s'étonnerait qu'on veuille suivre ses traces, elle si peu conventionnelle, elle si flamboyante dès lors qu'elle écoute ses instincts. Qui disait qu'on a les qualités de ses défauts?

Ne gommant ni sa recette ni ses réflexes fleur bleue, **Moscow, Belgium** tire abondamment profit de ses faiblesses, à commencer par celles de ses figures centrales. Et si elle est cousue de fil blanc, il doit bien y avoir, derrière cette histoire, quelque ver à soie. ■

Moscow, Belgium

35 mm / coul. / 102 min / 2008 / fict. / Belgique

Réal. : Christophe Van Rompaey
 Scén. : Jean-Claude Van Rijckeghem et Pat Van Beirs
 Image : Ruben Impens
 Mus. : Tuur Florizoone
 Mont. : Alain Dessauvage
 Prod. : Jean-Claude Van Rijckeghem
 Dist. : Métropole Films
 Int. : Barbara Sarafian, Jurgen Delnaet, Johan Heldenbergh, Anemone Valcke, Sofia Ferri, Julian Borsani